L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 1 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 30 mai 1912.

Thermomètre de E.Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	74	21
Midi.....	86	27
3 P. M.....	82	25
6 P. M.....	82	25

Le nouveau roi de Danemark.

NOTES ET ANECDOTES.

Le nouveau souverain danois, Christian X, est dans la force de l'âge, il est d'un caractère très ouvert et gai, et d'une affabilité qui l'entoure d'une immense popularité. Son enfance, son adolescence, toute sa jeunesse se sont écoulées au milieu de la population de Copenhague qui adore ce prince dont les sentiments et les idées concordent entièrement avec ceux de la nation. Membre de la corporation des étudiants, il a vécu de la vie universitaire et gagné tous les cœurs par sa simplicité, sa cordialité et son esprit de camaraderie. Avant lui aucun prince danois n'avait porté le bonnet d'étudiant.

Il est de stature très élevée. Lorsqu'il servait dans la garde royale il dépassait tous les hommes de ce corps d'élite. Du temps des fameuses réunions de souverains au château de Fredenborg, il fut un jour au nombre des soldats rangés sur le quai du débarcadère à l'arrivée d'Alexandre III. Le tsar s'avança devant la garde en remettant à chaque homme une pièce de deux couronnes. Reconnaissant son neveu, il voulut passer en riant, mais le prince Christian tendit la main et réclama son pourboire, puis s'écria, radieux : "C'est le premier argent que j'aie gagné!"

En quittant le corps de la garde, il avait voulu conserver son fusil. Ses camarades l'achetèrent à l'Etat, l'ornèrent d'une plaque avec inscription et l'offrirent au prince qui le fit suspendre au mur de son cabinet de travail. Le souvenir des années où il portait le haut bonnet à poil lui est resté très cher et il a conservé l'habitude de donner à Noël un dîner et un punch aux gardes du corps.

Il fut quelque temps en garnison dans la province de Jutland, où il fréquenta assidûment les familles de fonctionnaires civils et militaires. Excellent danseur, il prenait part aux réunions mondaines avec une bonne grâce charmante. Aussi, lors de son mariage, les Jutlandais, désirant revoir souvent parmi eux le prince Christian, firent ils construire le château de Marselisborg qui lui fut offert en cadeau de noces.

Il avait choisi sa fiancée à la Cour de Mecklembourg-Schwerin, qui réside dans un superbe château construit sur le modèle des châteaux de Blois et de Chambord. Autour de cette somptueuse demeure, peuplée de portraits d'ancêtres (la dynastie de Mecklembourg est la plus ancienne d'Europe) s'étend un parc vraiment royal, féerique avec ses statues, ses grottes, ses fontaines et ses colonnades ; il abrita les jeux de la princesse Alexandrine, aujourd'hui reine de Danemark.

Le père de la princesse, le grand-duc Frédéric François III, de santé délicate, habitait Cannes l'hiver, et elle l'y rejoignait souvent. Elle a donc passé une partie de sa vie sur le sol français. Plusieurs fois la maison régnante de Mecklembourg-Schwerin a ressenti le contre-coup des événements de France.

Napoléon Ier dépossédà un des aïeux de la reine Alexandrine, le grand-duc Frédéric-François Ier : bon musicien, le prince dit avec philosophie : "Je vais gagner ma vie en donnant des leçons de piano."

Et il s'installa avec sa famille dans une modeste maison d'Altona, dans le Holstein. Mais la paix de Tilsitt le remit en possession de ses Etats. Une arrière grand'tante de la nouvelle souveraine, la princesse Hélène de Mecklembourg-Schwerin, fut cette admirable duchesse d'Orléans, mère du comte de Paris et du duc de Chartres que la révolution de 1848 força de quitter la France et qui disait dans l'exil : "Quand la pensée me vient que je pourrai ne pas revoir la France, je sens que mon cœur éclate".

La reine Alexandrine est de taille mince, élancée ; ses traits fins ont une expression très douce. Pendant ses fiançailles, le prince Christian, très épris, accomplissait à Copenhague la fin de ses études militaires. Un jour, au cours des exercices, il montra quelque distraction. Un officier supérieur lui en fit l'observation.

—"Excusez moi, dit alors le prince, j'étais depuis un instant au Mecklembourg".

Puis ce fut l'idylle du mariage célébré sous le beau ciel de Provence. La jeune reine a mené, depuis son arrivée en Danemark une vie retirée, soit à Marselisborg soit au château de Sorgenfri (Sans Souci) près de Copenhague, qui fut vers la fin du dix huitième siècle la propriété d'un financier français, Jean-Henri Desmercières, anobli par le gouvernement danois. La veuve de Desmercières vendit Sans-Souci à la famille royale de Danemark.

La reine Alexandrine reçoit assez souvent la visite de sa sœur la princesse héritière d'Allemagne, et de son frère, le grand-duc régnant de Mecklembourg-Schwerin, comme elle fervente de l'automobile. Sa douceur et la grâce de ses manières ont fait rejaillir sur elle la sympathie et l'affection si largement accordées par la nation danoise au roi Christian X.

Fortune colossale

New Rork, 30 mai. La fortune de John D. Rockefeller est évaluée par le "World," aujourd'hui, à plus de $900,000,000. La dissolution de la Standard Oil Company a, paraît-il ajouté, plus de $100,000,000 à la valeur des actions du roi du pétrole durant la dernière année.

Les statisticiens du journal portent son revenu à environ $60,000,000 par an ou à plus de $140 par minute.

L'AMBASSADE DE FRANCE A SAINT-PETERSBOURG.

Paris, 20 mai.

Un journal du matin a publié hier une information trop sensationnelle concernant M. Georges Louis, ambassadeur de France à Saint Pétersbourg. D'après notre confrère, M. Iswolsky, ambassadeur de Russie à Paris, aurait fait, à plusieurs reprises, ces temps derniers, auprès de M. Poincaré, "des démarches pressantes et insolites tendant au rappel de M. Georges Louis". Il lui aurait reproché :

1° De ne pas transmettre exactement à son gouvernement les vues de M. Sasonoff, concernant la médiation des puissances dans la guerre italo-turque et la politique en Orient.

2° De ne pas avoir à Saint-Pétersbourg la situation qui convient à un ambassadeur de France.

Un autre journal a même annoncé que M. Iswolsky serait allé jusqu'à suggérer au président du Conseil deux ou trois noms, parmi lesquels il serait à désirer que fût choisi le nouveau représentant de la France.

Présentées de la sorte, ces informations sont évidemment inexactes. Elles ont fait d'ailleurs l'objet d'un double démenti venant à la fois de Saint-Pétersbourg et de Paris. Il est indispensable de réduire à des proportions beaucoup plus modestes cet incident, si incident il y a. En ce qui concerne le premier grief notamment, nul n'ignore que M. Georges Louis s'est borné à faire connaître à Saint-Pétersbourg les décisions de son gouvernement. On ne saurait donc lui adresser d'aucune manière, un reproche à cet égard. M. Poincaré et aussi M. Iswolsky le savent mieux que personne.

Comment supposer un seul instant, d'autre part, que l'ambassadeur de Russie aurait cherché à s'immiscer dans la désignation d'un diplomate, ce qui est chose d'ordre purement intérieur, regardant uniquement le gouvernement français? Ce serait faire injure à l'éminent représentant de la Russie, à son tact et à sa discrétion bien connue.

La vérité est beaucoup plus simple : M. Georges Louis, pour des raisons de santé et de convenance personnelle, a dû envisager, il y a quelque temps déjà, la possibilité de son retour. Il a été question de lui pour le poste de secrétaire général qu'on se proposait de créer au quai d'Orsay. On a donc songé tout naturellement à lui trouver un successeur, pour le jour, point encore fixé, où son changement serait définitivement décidé. M. Poincaré s'est entretenu de cela avec ses collègues du cabinet.

Le malheur veut que chaque fois qu'une délibération importante a lieu au Conseil des ministres, quelqu'un de ceux qui y participent n'a rien de plus pressé que de raconter la chose à ses amis qui la déforment et la grossissent démesurément. La journée ne se passe pas sans qu'un certain nombre de personnes en soient plus ou moins informées. Comment s'étonner dans ces conditions que la nouvelle transpire dans les journaux ?

Est-ce vraiment trop exiger de quelques-uns de nos ministres, si nous leur demandons de se montrer au moins aussi discrets que les journalistes ?

Il est superflu de déclarer, au surplus, qu'un tel incident, démesurément grossi, ne saurait, d'aucune manière, affecter les relations entre les deux pays qui reposent sur des bases trop solides pour être en rien atteintes par des affaires de cette nature et qui demeurent ce qu'elles ont toujours été, "excellentes."

La guerre pour Tripoli.

Avec les Turcs en Tripolitaine.

D'une lettre aux "Débats", datée de Menchyia, point situé entre le Djebel Nefusa et la frontière tunisienne, et écrite peu après le débarquement de Bou-Kameck, voici quelques extraits:

A midi, cent cinquante Italiens débarquaient à Bou-Kamech et s'enfermaient dans le fortin, construction délabrée et sans puits, à deux kilomètres environ du rivage. Il n'y avait que quatre soldats turcs pour le défendre. Ils s'enfoirent.

Aujourd'hui, ils ont débarqué à Bou-Kamech la presque totalité de leurs soldats qui demeurent entassés dans l'îlot voisin de la côte. Ceux qui occupent le fortin sur la terre ferme, protégés par l'artillerie retournent chaque soir dans l'îlot.

On a immédiatement battu le rappel dans la région et l'on peut estimer maintenant à un millier le nombre des Arabes qui cernent le fort.

Depuis mercredi dans l'après-midi jusqu'à vendredi soir, le canon n'a pas cessé de tonner ici et là sur toute la côte. Il n'y a plus un brin d'herbe autour de Bou-Kamech. Le sol n'est plus qu'un champ de projectiles. Il y eut samedi soir un combat meurtrier en ce lieu. Fetih bey, qui croyait à la reddition prochaine des Italiens enfermés dans le fortin, avait promis à ses bandes 15 livres turques par prisonnier, pour éviter le massacre général.

Je me propose de rester pendant quelque temps dans ce camp improvisé de Menchyia.

Le pays est désolé, sans puits, tacheté de vastes sebkras scintillantes de sel, brûlé de soleil pendant le jour, glacial au matin, vide d'habitants et de troupeaux. Il en est ainsi jusqu'à Regdaline, à 80 km. de la frontière. Là commencent les palmiers, qui s'espacent dès lors en groupes nombreux jusqu'à Zuara. Zaouia, Azizieh.

Il n'est pas douteux d'après la nature identique du sol, et la fréquence des joncs dans le creux des vallonnements, que toute cette région côtière contient de l'eau à une faible profondeur et pourrait être riche d'arbres et même de cultures. L'exemple de Ben Gardane en est la meilleure preuve.

Je trouvai à Regdaline le lieutenant Fouzzi Effendi, un gros garçon au bon regard qui ne parle pas français, mais qui me fit le meilleur accueil. Il a une vingtaine d'hommes sous ses ordres, armés de Martini, de Mauser, de fusils de chasse dont l'entretien n'est pas brillant. Et ce sable qui vole incessamment, qui encrasse tout !

Le médecin vient me faire ses doléances sur l'état sanitaire du lieu et le pharmacien sur l'insuffisance des médicaments. L'un est petit et sec, l'autre gras, la bouche édentée, les yeux énormes et larmoyants. Toute leur existence s'est écoulée à Tripoli qu'ils regrettent comme le paradis perdu.

Mais à l'horizon, du côté de la mer, apparaissent deux dirigeables. L'un s'en va vers l'Ouest, l'autre progresse rapidement dans la direction de Regdaline. Bientôt on perçoit le ronflement des hélices. C'est alors l'affolement parmi les indigènes, tandis qu'un capitaine en tournée le lieutenant, le secrétaire au trésor, accoutumés à ces visites, restent tranquillement assis, là-haut, sur le mur qui sert de palier courant aux alvéoles de l'étage.

La femme du pharmacien s'agite, pleure, serre son enfant dans ses bras. Son mari et le médecin l'entraînent dans l'oasis où tous se cachent dans les jeunes bouquets aux palmes encore basses. Dimitri, le fils du médecin, prend un fusil de chasse, entraîne quelques camarades dont un enfant de 14 ans ceinturé de cartouches, et c'est à travers la palmeraie une fusillade brillante mais inefficace contre le dirigeable qui évolue maintenant au dessus du caravansérail. Une bombe éclate au milieu de la cour, fait un trou peu profond dans le sable, fuse en éventail de fumée et de poussière.

Une autre éclate un peu plus loin. On ne les voit point tomber. Il en éclata ainsi huit, ici et là, dans l'oasis qui ne causent pas le moindre dommage, et le dirigeable s'éloigne pour ne plus revenir.

Le reste de la journée est morne. Le soleil luit avec force dans l'azur décoloré, la chaleur, les mouches innombrables nous obligent à nous tenir sur le perchoir, dans la cellule qui sert à la fois de cuisine et de salle à manger.

Le secrétaire, accroupi sur une couverture, fait sauter avec un couteau la poudre de deux bombes qui n'ont pas éclaté. Ce sont deux boîtes cylindriques qui portent à la base un percuteur en cuivre terminé par une petite hélice. Il en pourrait résulter la pire explosion. Mais il n'en croit rien et continue de creuser dans la masse de poudre comprimée.

Le vieux pharmacien apparaît, disparaît. Ses yeux sont encore pleins de frayeur. Il exhale des soupirs, se tape sur la panse, fait tah ! tah ! tah ! Ah ! nous sommes bien malheureux, ma pauvre femme, mon enfant, nous avons eu bien peur avec ces ballons, ces bombes, ces choses qui font : crr pouf !

Le docteur.—Ça dure depuis plus de six mois, avec ces Italiens qui ont tout, des bateaux, des canons, des aéroplanes, des obus gros comme des enfants, plus de 100.000 hommes à Tripoli. Qu'est-ce qu'ils attendent pour en finir ?

Une bibliothèque modèle.

La bibliothèque publique de New-York, qui est l'une des plus belles du monde, du moins comme construction, vient de publier l'inventaire de ses richesses.

Sa fortune — car, aux Etats-Unis, les bibliothèques publiques sont des institutions de l'Etat — n'est pas moins de 240.000.000 de francs. Il faut dire qu'en dehors du palais qu'elle occupe dans la partie la plus riche de New-York, elle possède dans la ville quarante et une succursales qui ne s'occupent que du prêt des livres.

Ces succursales ont prêté, en un an, 7.994.882 volumes. Les romans sont les grands favoris. Il y a, en dehors des romans, des collections d'ouvrages historiques, d'essais, etc., etc, en français, allemand et italien. La collection française, établie avec le plus grand soin par l'expert français de la bibliothèque, a un succès particulier. Bien qu'il y ait à New-York moins de Français que d'Allemands et d'Italiens, c'est la collection française qui est la plus recherchée et l'on a été obligé, dans la plupart des cas, de racheter plusieurs exemplaires des mêmes ouvrages.

Paul de Kock, candidat.

"Gil Blas" rappelle que Paul de Kock, un jour, fut candidat aux élections, à Paris. Il l'était contre Alexandre Dumas père et luttait avec lui d'affiches et de proclamations.

Dumas disait aux électeurs, en substance :

"J'ai composé 400 volumes et 35 drames. Les volumes, tirés à 4 000 exemplaires, ont rapporté 11 453.600 francs. Mon travail et mon succès ont fait vivre 2 500 personnes pendant trente ans."

Paul de Kock répondait : "J'ai fait vivre beaucoup plus de monde ! En 63 romans, ma plume a rapporté 63 millions" Et cet humoriste ajoutait :

"Je demeure au boulevard Saint-Martin, à l'entresol, et je me mets à ma fenêtre de quatre à cinq heures de l'après-midi pour regarder passer les marchands de coco. Toute la France sait cela. Or, pas un voyageur ne vient à Paris sans écrire sur ses tablettes qu'il ne doit pas oublier d'aller contempler Paul de Kock à sa fenêtre au moment où il regarde les marchands de coco.

"Chacun de ces voyageurs prend naturellement l'omnibus pour se rendre au boulevard Saint-Martin. Six sous ! Quand il m'a contemplé, il reprend l'omnibus. Six sous ! Vingt mille voyageurs se livrent, chaque année, à cette dépense. Ce manège dure depuis vingt ans et a, par conséquent, rapporté aux omnibus 4.800.00 sous ! Je passe même sous silence les princesses russes, qui, pour me voir n'ont pas reculé devant la dépense d'une citadine."

Aujourd'hui, les élections sont moins gaies. Et, d'ailleurs, il n'y a plus de marchands de coco.

Prose électorale

A Lévignac (Haute Garonne), le parti radical, se trouvant en ballottage, adressait dimanche au public le manifeste suivant.

"Electeurs,

"Vous avez vu le résultat du scrutin du 5 mai dernier. Qu'avez-vous remarqué ? Vous avez vu se présenter une liste se disant liste ouvrière socialiste. Est-ce bien "leur effigie ?" Non. "A travers" ces socialistes se trouvaient des royalistes, des philippistes, des conservateurs, en un mot liste "Caméléoniste." Leurs "termes pour anéantir" la municipalité sortante, et qui est élue en majorité, sont les suivants : "Salariés de l'Etat et d'avides à la curée." Allons donc ! se servir de ces termes, c'est se flétrir soi-même. Laissez gérer les affaires communales par des hommes "consciencieux" de leurs devoirs, car vous devez savoir ce qui est arrivé à leur principal chef en mai 1908 lui qui aspire, depuis 1896, à se ceindre de l'écharpe.

"Retirez-vous de la lutte, car votre étiquette sera saine et sauve si votre blason est le véritable socialisme.

"Electeurs,

"Ne vous laissez pas influencer par des paroles mensongères, car vous voyez en ces candidats d'honnêtes travailleurs qui rempliraient leur mandat avec dévouement.

"Aux urnes ! Pas d'abstentions ! Serrons nos rangs aux cris de : "Vive Lévignac ! vive la République démocratique et sociale !" Votons tous pour les candidats Gleyzes, Demblans et Roncolle."

Cet appel émouvant est signé : "Un électeur radical socialiste." On assure néanmoins qu'il est une œuvre collective et même que deux instituteurs ont pris part à sa rédaction. Les élèves de ces magistrats doivent écrire un étonnant français.

Cinéma Flottant.

Un vieux pêcheur hollandais avait perdu, soudain, le goût de la pêche. Mais il lui restait celui du négoce. Fort au fait des préférences de ses contemporains, il songea à en tirer parti d'une manière originale. Il avait un grand bateau, de cinquante mètres de long ; il le fit transformer en salle de spectacle ; ventilation parfaite, sièges confortables, lumière électrique, rien n'y manque au point de vue du confort moderne. Et ce vapeur nouveau va de port en port, sur le Rhin hollandais, porter la bonne nouvelle cinématographique.

Et vogue le film !

Mots pour rire.

A la Tour Eiffel.

—Quel mystère, tout de même, cette télégraphie sans fil....

—Oui, il n'y a plus d'obstacles, il n'y a plus de distances, et leur devise est toujours : T. S. F. "Tout se franchit."

—

Le sous-lieutenant revient de manœuvres. Elle tombe dans ses bras.

—Tu n'es pas honteux ? me laisser huit jours sans lettres !

—Excuse-moi. Mais tu sais, nous autres officiers, quand il faut écrire....

—Grand serin ! .... puisque Millerand permet.

Prêts en cas d'éventualités.

Key West, Fde., 30 Mai. Huit navires de guerre de l'escadre de l'Atlantique sont arrivés ici vers 6 heures Jeudi matin et ont jeté l'ancre dans le port. Ils forment une partie de la flotte expédiée ici pour attendre les événements à Cuba.

Ces navires sont les "Washington", "Georgia", "Rhode Island", "New Jersey", "Mississippi", "Ohio" et "Minnesota". Ce dernier bat le pavillon du contre-amiral N. R. Usher, commandant provisoire de la flotte, qui est arrivé ici par voie de terre mercredi soir.

—o—

La grève en Angleterre.

Londres 30 mai—"Si la conférence qui sera tenue demain au Board of Trade entre les représentants des deux parties ne donne pas des résultats satisfaisants, une grève générale des ouvriers des transports et des dockers sera immédiatement déclarée."

Telle a été la déclaration faite aujourd'hui par le secrétaire de l'Union des Dockers.

Berlin, 30 mai—Le Conseil général de la Fédération Internationale des Ouvriers des transports dont le quartier général est à Berlin, se prépare à répondre à l'appel des dockers anglais en boycottant le commerce maritime britannique.

—o—

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No. 4 Commencé le 28 mai 1912

LE Docteur Miracle

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Pierre Sales

PREMIÈRE PARTIE

(Suite.

Mais son père l'accablait de cette révélation :

—Je sais !.... Je sais que, cet été, à Saint-Lunaire, au lieu d'aller à Dinard comme je te l'avais recommandé.....

—Je t'assure bien, mon père, que je n'y trouvai, nulle part, de logement convenable.....

—Peu m'eût importé que tu eusses choisi Saint-Lunaire au lieu de Dinard.... il y avait là, aussi, brillante société et des femmes du monde auprès de qui je voudrais te voir.... Et tu t'es amusé à jouer je ne sais quelle amourette.... avec je ne sais quelle petite demoiselle de rien du tout.....

—C'est la plus charmante, la plus noble des jeunes filles, papa !.....

—Pas de phrases de roman, mon petit;.... Je veux bien admettre qu'elle soit charmante, cette Mlle Lucie.... et même désintéressée si tu y tiens !.... J'ai moins bonne opinion des parents, à qui il était aisé de se renseigner sur moi, sur notre situation : quand on n'a pas le sou, que, de deux filles, l'une est employée aux téléphones, que l'autre aide son père à faire de faux tableaux.....

—C'est là une infâme calomnie, papa !.....

—Je te prie de m'écouter : je n'ai plus grand'chose à te dire .... Si les parents de cette jeune fille t'ont permis de vivre auprès d'elle, tant pis pour eux !.... J'imaginais que tu voulais en faire ta maîtresse.... Mais ta femme.... ah ! non !

—Mon père !.... mon père ! s'écria Stanislas prêt à éclater en sanglots : les parents de cette jeune fille sont les gens les plus dignes !.... Et ce soir, justement, le père m'a prévenu....

—Qu'on ne voulait plus te revoir ?.... que lorsque tu auras formulé une demande en mariage ?.... Non, merci !..... Là-dessus, je ne céderai jamais.... Et bonsoir !

***

Tandis que son fils tombait anéanti sur un fauteuil, Mathias Gévolski traversait le salon, rentrait dans sa chambre, dont il fermait un peu durement la porte.

Après quelques secondes de prostration, Stanislas voulut s'élancer, le rejoindre, se jeter à ses genoux.... Il n'était pas possible que son père repoussât si dédaigneusement sans avoir entendu son plaidoyer, un projet sur lequel il avait mis toutes ses espérances de bonheur !....

Mais, au moment où il arrivait sur le seuil de la pièce qui précédait la chambre de son père, il entendit celui-ci, qui, de sa voix dominatrice, mais fort calme, disait à son domestique :

—Vous m'éveillerez à cinq heures; j'aurai beaucoup à travailler, ce matin, à mon laboratoire de Saint-Ouen.

III

LE CADAVRE

Le célèbre docteur Mathias Gévolski avait causé bien des stupéfactions à son garçon de laboratoire Antoine—dont la première avait été de ne pas désespérer de lui, alors que les médecins le déclaraient tous perdu, à la suite de cette rixe où son cœur avait été effleuré par un coup de couteau : cependant le blessé ne se décidait pas à mourir, et Mathias Gévolski, informé de son cas, avait voulu essayer sur lui ses nouvelles méthodes radio-électriques : il l'avait ramené à la vie..... une vie qui fut pendant longtemps précaire, puisqu'elle se déroula, durant plusieurs mois, dans la clinique de la rue Notre-Dame-des-Champs, sans qu'il en coûtât un sou, bien, entendu, à l'infirmier Antoine, qui eût été bien empêché, d'ailleurs, de payer quoi que ce soit.

Et, dans cette clinique, Antoine avait puisé la plus grande admiration pour son maître : car, dès qu'il avait été capable de travailler un peu, Mathias Gévolski s'était servi de lui, s'était même amusé à lui faire dire son histoire, qui n'avait rien de très recommandable, rien de très criminel non plus, et Antoine racontait tout au patron ; cet homme avait une façon de vous regarder, de vous interroger, à laquelle on ne pouvait répondre que par la plus stricte vérité.

Aussi, le patron n'aurait dû éprouver pour cet Antoine qu'une confiance assez limitée ; et cependant, quand il fut complètement rétabli, et son cœur battant maintenant comme celui d'un honnête homme, ou d'une canaille.... le patron lui avait donné ce poste de confiance, de garder, de soigner le laboratoire presque secret qu'il possédait à Saint-Ouen, et où, sur des débris anatomiques, sur des cadavres d'animaux.... parfois sur des cadavres d'homme, qu'on lui amenait mystérieusement des hôpitaux.... il se livrait à de passionnantes recherches, étudiant tout ce que l'électricité peut produire dans l'organisme humain. Et, il était arrivé que, sous l'influence des courants alternatifs, Antoine avait assisté à presque des résurrections, momentanées naturellement, mais qui faisaient croire que le patron parviendrait, quelque jour, à battre la mort elle-même.

Mais la plus grande stupéfaction qu'éprouvait Antoine au sujet de son maître, c'est que ce diable d'homme ne dormait jamais.... ou si peu !.... Lorsqu'il couchait à la clinique, comme sa chambre était située sur la cour, et que de sa fenêtre il pouvait voir l'appartement de son patron, il constatait que le docteur rentrait habituellement à une heure, deux heures, trois heures du matin : or, le lendemain, c'était heure tardive pour lui s'il ne se levait qu'à sept heures; et il lui arrivait continuellement, au lendemain de grands dîners, de réceptions, d'être avant sept heures à son laboratoire de Saint-Ouen. N'y était-il pas venu, même, une fois, la nuit.... en sortant de quelque souper !.....

***

Ce matin, six heures n'avaient pas encore sonné qu'une corne d'auto retentissait.... un taxi s'arrêtait devant le petit pavillon.... Antoine donnait de la lumière, car on était en janvier, le jour ne se lèverait pas avant deux heures.... Et, dans la lueur du vestibule, son maître lui apparaissait avec sa figure la plus grave, son regard le plus incisif : quelque grande expérience, sûrement, passionnait ce puissant cerveau.

—Je travaillerai assez longtemps, dit il ; renvoie le taxi.

Antoine se dépêcha, pour revenir bien vite : car c'était son plaisir, sa façon de montrer sa reconnaissance, que d'enlever le manteau de son maître, sa redingote, de lui passer sa longue blouse de toile, de lui donner sa calotte, puis de le précéder dans le laboratoire, de lui indiquer, d'un geste circulaire, que tout était bien en place, que les tablettes de verre, la grande table de marbre avaient été merveilleusement nettoyées, qu'il ne traînait rien des débris laissés hier ; et Antoine était radieux quand son maître avait, pour l'étalage des bras, des mains, des poitrines, des squelettes auxquels n'adhéraient plus que des tendons, des faisceaux nerveux.... un regard satisfait—comme ferait un patron de magasin, jetant un coup d'œil à la devanture que vient de réussir son commis.

—Très bien ! dit Mathias, dont les yeux se posèrent surtout sur la grande table de dissection.

Puis, tirant sa montre :

—Les journaux n'étaient pas encore au kiosque quand j'ai franchi la barrière....

—Je vais les chercher, monsieur le docteur ?

—Oui.... car je demeurerai assez longtemps ici, ce matin.... Et peut-être aussi me fera-t-"on" attendre ?.....

—Vous en avez "un", ce matin ? interrogea Antoine, avec un coup d'œil malicieux.

Mathias ne répondit que d'un signe de tête

—Alors, dit Antoine, pas besoin de mettre mes jambes à mon cou, pour vous rapporter les feuilles ?.....

—Va !....

C'était ainsi arrangé, quand on avait réussi à dérober un cadavre pour lui ; les hommes qui l'apportaient, préféraient ne pas être vus.... et Antoine ne devait pas se préoccuper de la façon dont se fournissait la table de dissection de son maître.

Le domestique partit donc en sifflotant.

Et Mathias Gévolski alla se placer contre une fenêtre don-